



QUELQUES
PRINCIPES.

LA Morale est la perfection de l'instinct, qui doit établir nos rapports avec les êtres qui nous entourent, & augmenter le bonheur de notre existence. Le pouvoir de connoître & de chercher ce qui nous est bon & utile, est ce qui nous distingue de l'espèce végétale : le pouvoir d'étendre la sphère de nos rapports nous distingue des animaux.

Une main bienfaisante attache un plaisir à tous nos besoins : ce plaisir une fois connu, le désir existe. Ce désir, autant qu'il sert à notre bien-être, est sagesse. Si ce désir nous porte à unir notre bonheur à celui de nos semblables ; si nous cherchons à leur être utiles, ce désir est vertu.

Si cet attrait, que la nature joint à nos besoins, doit mériter notre reconnoissance, ne perdons jamais de vue que son unique but est notre conservation : cet attrait trop vif nous

A



fait-il oublier les vues qu'elle se propose, il devient passion : & dès-lors, toute passion est nuisible.

Si nous n'attaquons que notre propre existence, c'est ce qu'on nomme vice ; troubler nous l'ordre de la société, voulons-nous sacrifier le bonheur des autres à nos passions, alors la société a le droit de réprimer nos entreprises, & de nous punir. Le vice est assez puni par le mépris, par la méfiance naturelle de l'homme, qui sacrifie son bonheur à la passion qui l'aveugle.

Connoître le but de la nature, estimer leur juste valeur nos plaisirs & nos peines, est le soin dont se chargea la raison. Il faut connoître les véritables besoins des hommes, pour pouvoir, d'après cette base, apprécier ses actions.

Le mouvement nécessaire au développement de son être ; la nourriture, qui sert à son entretien ; le repos, qui répare ses forces ; le besoin de se reproduire ; la nécessité de se mettre en équilibre avec ce qui l'entoure, de manière à augmenter son existence par des rapports actifs & faciles.

Cette conscience d'une plus grande existence, qui est innée dans l'homme, qui est la base de toutes les religions, que la réflexion augmente, c'est ce sentiment qui nous sépare véritablement des animaux ; c'est ce sentiment qui nous donne le besoin d'étudier la marche

de la nature : mais , toujours prudente , elle ne nous découvre que ce qui peut être utile à ses vues bienfaisantes , & ce n'est qu'en nous attachant à les remplir , que , peu-à-peu , elle soulève pour nous le voile qui la cache à nos yeux.

Ce n'est pas que quelquefois elle n'ait développé ses secrets à ceux que sa divine providence destinoit à être les instrumens de sa justice. L'homme alors semble , un moment , commander à la foudre , qui doit l'écraser. Mais qu'il tremble de ses succès , si le désir du bien n'a pas toujours été son guide ; si même il n'a pas toujours soumis sa volonté à celle de l'Etre-Suprême , dans la main duquel la créature la plus orgueilleuse n'est qu'un instrument qui est forcé d'obéir.

Le mouvement est le premier de nos besoins ; il est nécessaire à notre formation & à notre développement. Un enfant est dans une agitation continuelle : gêner ce mouvement , est le plus grand mal qu'on puisse lui faire. Ce besoin continue graduellement , tant que notre être se développe : l'homme fait ne trouve plus de plaisir à se mouvoir : la vieillesse se refuse au mouvement , & semble craindre de fatiguer l'existence qu'elle voudroit retenir. Ce besoin , le plus simple de tous , est le moins susceptible de passions dangereuses ; il n'en est cependant pas exempt.

Son excès peut nous faire oublier nos devoirs ; il peut encore nuire à notre santé : & n'eût-il d'autre inconvénient , il charge la mesure de notre existence végétative. L'homme , harassé de fatigue , même assez fortement constitué pour que sa santé n'en souffre pas , ne peut plus que manger & dormir : son existence morale devient nulle ; il est cependant peu de plaisirs plus innocens.

Un autre besoin , le plus constant , le plus souvent répété , le plus indispensable , est celui de se nourrir : le satisfaire est l'ame de toutes les fêtes ; en est-il dont on abuse davantage , & de quels inconvéniens cet abus n'est-il pas suivi ? Sans parler des funestes effets d'une boisson immodérée , de la perte de la raison ; sans peindre les occasions de regrets éternels que cette perte peut causer à l'homme ; sans rappeler l'abrutissement , suite nécessaire de ce vice crapuleux , ne prévenons-nous pas sans cesse le besoin de manger ? Dès-lors , il cesse d'en être un , & par conséquent de nous procurer des jouissances.

En vain employons-nous tous les efforts de l'art pour les retrouver. Un repas propre & simple , pris avec modération , & assaisonné par la faim , est préférable à ces repas somptueux , où nous voulons exciter des sens usés. Nos organes , jamais reposés , perdent leurs ressorts. Il n'est plus temps , ou il faut

droit une suite , que l'affoiblissement de ces mêmes organes ne nous permet plus d'avoir , pour leur redonner l'énergie qui leur est nécessaire. Ils s'affaissent de plus en plus : les infirmités viennent ; on a de l'humeur contre sa propre foiblesse ; la souffrance rend impatient : on finit par être insupportable à soi-même & aux autres.

Une nourriture saine & modérée ranime nos forces , excite la gaieté , nous met à même de goûter , dans leur entier , les jouissances permises à l'homme , & nous goûtons bien davantage celle que procure la satisfaction de ce besoin.

Jusqu'à présent l'homme n'a fait que se développer , que chercher à accroître son être ; il n'a point connu d'autre besoin. C'est quand ce développement commence à s'achever , que la nature , toujours active dans sa marche , toujours occupée de conserver les espèces , lui fait sentir celui de se reproduire : besoin violent , s'exprimant avec force dans tous les animaux , & chez l'homme dont les facultés ne sont pas détruites par la misère ou par des jouissances prématurées. Ce besoin donne à l'homme un nouvel être ; toutes ses idées changent : le désir brille dans ses yeux , & anime tous ses traits , il ne peut plus exister seul ; il a besoin de partager son être ; il aime enfin.

Cette passion, qui met tous nos sens en activité, qui porte un feu brûlant dans nos veines, qui occupe entièrement notre ame, suivant les différens caractères, est capable des plus grands excès, ou des plus grandes actions. Si la raison a guidé notre choix, si l'amitié & l'estime peuvent s'y réunir, c'est alors que l'homme peut être heureux; mais sans l'estime, le véritable amour ne peut exister: & la femme, qui oublie ses devoirs, peut-elle s'abuser au point de se croire encore estimée!

Il est bien un autre amour de convention & de vanité. La mode a mis une certaine gloire à plaire à une femme; on met du prix à la séduire, à l'afficher: cette passion factice est toujours inquiète; on sent bien que l'amour seul peut être payé par l'amour. De-là, la jalousie, les querelles, les reproches, qu'on met tous sur le compte de la passion, que le véritable amour ne connut jamais. Il est plus doux: il a besoin d'estimer: il peut être affligé, mais jamais violent. Quel tourment que le soupçon! Aussi jamais cette fausse passion n'a pu donner l'idée du bonheur: de-là, les déclamations contre l'amour; on veut être aimé, & l'on n'aime point.

Mais comment la femme peut-elle céder à cette fausse passion? Est-elle trompée? Croit-elle à nos sermens? Non: ce n'est point l'amour qui la fait céder; elle aime, & se dé-

send : elle n'aime point , elle cède. Pourquoi préfère-t-elle l'homme à la mode, qui veut la perdre , à l'homme honnête , qui l'aimeroit ? Peut-elle se croire aimée de l'homme qui cherche à la rendre méprisable ? Elle ne le croit pas. Examinez bien ; elle cède par vanité : par vanité , elle perd sa considération & son bonheur.

Aussi se dégoûte-t-elle bientôt de celui qui a fait sa conquête , & son vainqueur n'est pas plus heureux. Leur imagination s'épuise , leurs organes s'énervent , & l'idée du plaisir n'est plus qu'un tourment pour eux.

Le véritable amour doit agrandir toutes nos idées ; il a besoin de croire que le tombeau même ne peut détruire un sentiment qui nous est plus cher que l'existence. Il pénètre dans la nuit des temps : la mort n'est plus pour l'homme , qui a su unir l'idée de son amour à l'idée éternelle de Dieu , qu'un instant de séparation. S'il perd celle qu'il aime , il a l'espoir de la rejoindre bientôt ; s'il la précède dans la tombe , il croit qu'il pourra encore veiller sur son bonheur : alors toutes ses idées deviennent jouissance. Il sait qu'une fois réunis , rien ne pourra plus les séparer : & cet espoir le met au-dessus de ces petits intérêts , qui agitent le commun des hommes. Mais cette idée sera-t-elle comprise par celui qui se livre à ces fausses affections que pro-

duisent les mauvaises mœurs , & l'exemple d'un monde corrompu , à ces liaisons aussi-tôt détruites que formées , qui fatiguent & flétrissent l'ame , que le véritable amour ennoblit ?

Il me reste à parler du besoin d'action de notre ame , plus active encore que le corps : c'est en elle un besoin aussi réel. L'homme , harassé par la fatigue & la misère , connoît peu ce besoin : entièrement physique , il végète son existence , & n'a d'autre soin que de la conserver ; mais le physique une fois satisfait , avec quelle force cette action reprend son empire ! Cette action est modifiée , suivant les caractères. L'homme veut une occupation , un intérêt ; une trop grande attention cependant le fatigue ; il trouve alors dans la société , & dans des occupations qui exigent peu d'application , un délassement de la fatigue de l'esprit : mais l'homme qui ne se donne aucun mouvement , peut-il jouir du repos ? Nous voulons toujours du plaisir , toujours satisfaire un besoin , & ce besoin n'existe pas. Que ce besoin existe , la moindre distraction satisfera l'ame ; comme le corps , tourmenté par la faim , goûte la nourriture la plus grossière. Abandonnons donc la chimère d'une jouissance continuelle : il faut que l'homme achète ses plaisirs.

• Tout est dans l'homme alternative de fa-

tigue & de repos ; c'est cette balance égale qui procure des jouissances durables. Modération en tout , c'est bonheur : non que je veuille exclure la chaleur du sentiment ; ce n'est pas lorsqu'on sent , qu'il faut calculer. Loin de moi ces froides jouissances ; mais ces momens d'effervescence peuvent-ils durer toujours ? C'est encore une de nos chimères , & des plus dangereuses ; ils ont un repos nécessaire : en vain nous fatiguons-nous pour les prolonger ; nous usons notre ame , & sentons avec humeur notre impuissance ; profitons mieux de ce repos ; qu'il soit le moment de la réflexion : rappelons alors nos idées ; calculons ce que nous avons senti ; examinons si la raison l'approuve , ses inconvéniens , ses avantages ; si ce sentiment peut véritablement servir à notre bonheur ; si nous pouvons nous y livrer sans crainte : & alors ou combattons-le avec courage , ou jouissons sans inquiétude , & ne craignons pas d'être heureux.

○ Une source de bonheur donnée à l'homme , & celle où il peut toujours puiser , est la bienfaisance. Tout le monde peut exercer cette vertu. Etre bienfaisant n'est pas toujours donner de l'argent : le pauvre peut l'être comme le riche : l'homme qui manque de nécessaire physique veut ce nécessaire avant tout ; mais combien d'autres besoins l'homme n'éprouve-t-il pas ?

Un bon accueil est souvent un grand présent. Montrez de l'obligeance, de l'amitié, de la confiance; écoutez avec intérêt: mille services ne tiennent point à l'argent: mais sur-tout sachez obliger; n'ayez pas l'air de la supériorité; ne mettez pas un grand prix au service que vous rendez; sachez gré de la reconnoissance, mais ne l'exigez pas; ménagez la vanité de celui que vous obligez; faites-vous pardonner l'espèce de supériorité que vous avez dans ce moment; qu'il ne croie pas voir en vous un bienfaiteur, mais un ami; vous trouverez alors peu d'ingrats: & quand il y en auroit, un fruit gâté, que vous avez rencontré, vous empêchera-t-il de manger davantage de ces fruits?

La nature a voulu que l'homme fût adif; sans cette action, il ne seroit qu'une végétation informe, qui ne pourroit subsister par elle-même; mais, si la nature veut de l'activité, elle demande aussi de l'ordre & de l'économie.

L'ordre est, en quelque sorte, le moule où un corps doit se former; c'est lui qui le modifie & l'organise: lui seul peut arranger ses parties, de manière à en composer un être sain, & existant sans effort dans la nature.

Mais comme tout corps, s'il ne s'accroît pas, tend à se détruire, la nature veut aussi de l'économie, qui retienne les principes que le mouvement rassemble; gardons-nous de la

confondre avec l'avarice : si cette dernière , jointe à l'activité , forme quelque corps , ces corps (si je puis me servir de cette expression) ne sont que des cadavres , qui ne peuvent devenir utiles que par leur dissolution.

Si tout être influe sur celui qui l'approche , & est modifié par lui , de cette influence réciproque doivent résulter toutes nos sensations ; deux mouvemens analogues s'aident & s'augmentent : ils doivent donc produire une sensation agréable , puisque le mouvement donné en devient plus facile ; deux mouvemens opposés doivent produire , par leur contrariété , une sensation pénible.

La vue du bonheur & de la santé plaît à un homme heureux & sain : l'être souffrant & malheureux ne la supporte qu'avec peine. Si nous voulons soulager nos semblables , n'oublions pas cette loi ; assimilons-nous , autant que possible , à leur état ; partageons leurs douleurs ; plaignons leurs peines : l'être souffrant est foible & irritable.

Faire du bien est le plus grand bonheur qui soit réservé à l'homme : mais ce bonheur veut encore être acheté ; il demande de la force & de l'activité : l'être foible cherche à éloigner de lui l'être souffrant (de la peine duquel il craint d'être affecté) par un secours prompt , mais souvent dangereux pour la société , souvent même nuisible à l'individu qui le reçoit.

Avant d'être bon, il faut être juste ; pour être juste, il faut contribuer, autant qu'on peut, à ce que chacun puisse retirer le prix de son travail & de sa bonne conduite. Favoriser la paresse est la bonté des foibles ; c'est un grand mal sociable. L'homme, qui fera travailler le pauvre, qui cherchera à développer son industrie, qui n'aidera chacun qu'en raison de ce que des malheurs particuliers le mettent dans l'impossibilité de suffire à ses besoins, fera bien plus vertueux que celui qui, par des secours d'argent, donnés sans ordre & sans motif, voudra seulement écarter de lui les misérables.

Si soulager nos semblables est un bien, si la vue du malheur est pénible, l'exercice de la justice demande de la force, puisqu'il nous expose nécessairement à des sensations pénibles. Il faut alors être soutenu par l'idée du bien général ; mais cette idée, en soutenant notre courage, ne nous empêchera pas de souffrir quand il faudra punir des êtres qui souvent sont plus à plaindre que coupables. Tenons donc la balance d'une main ferme, puisque sa chute entraîne tant d'inconvéniens ; mais si elle doit pencher, que le poids du malheureux l'emporte.

Cette justice sévère & pénible, à laquelle est cependant astreint l'homme vertueux, devrait bien guérir de la chimère de l'ambition :

il faut vaincre sans cesse les sensations les plus naturelles, par l'idée même exaltée du bien général ; il faut que cette idée nous donne une force presque hors de la nature, pour désirer ce pouvoir, qui met la balance dans nos mains : respectons ceux que l'idée seule du bien conduit, quand même leurs efforts seroient infructueux. Mais le plus grand nombre, conduit uniquement par la vanité, veulent du pouvoir, comme un enfant veut un jouet. Ils font du mal, pour montrer leur pouvoir, comme l'enfant brise son hochet. Ils oublient leurs devoirs, & le bien qu'ils pourroient faire. Ils s'exagèrent les obstacles qu'ils y rencontrent : & cette activité qu'ils devoient employer à lutter contre les passions de ceux qu'ils gouvernent, ils ne la conservent que pour satisfaire leurs propres passions : alors ils deviennent injustes ; & pour écarter d'eux la plainte, ils sont durs & insolens.

Voilà ce qui a fait regarder l'ambition comme un vice ; ce qui lui a attiré la haine du foible & le mépris de l'homme sage. Mais en condamnant les motifs dangereux de l'ambition, craignons de la détruire entièrement : toute société veut des chefs ; toute société veut que chacun de ses membres lui soit utile. Gardons-nous donc de fuir le poste que le hasard nous donne, par une trop grande méfiance de nos forces, qui souvent ne sert que de prétexte à

notre paresse ; tâchons de bien connoître le poids que nous devons porter , & ne le refusons qu'après nous être assurés que nous ne pouvons le soulever.

Tout ce qui est opposé à notre nature nous contrarie & nous déplaît : de-là nous voulons assimiler chaque individu à notre manière d'exister , l'accoutumer à la même impression que nous suivons ; de-là la manie des conseils , & leur peu d'influence.

Tout être souffrant donne à nos organes l'impression de la douleur ; notre premier mouvement est d'essayer si nous pouvons détruire en lui cette sensation qui nous déplaît : de-là la pitié, naturelle à tous les hommes : de-là tout homme honnête , c'est-à-dire , celui qui recevra avec des organes sains l'impression de la nature , sera contrarié par toute action qui sera une déviation de ses lois. Mais comme l'être malade s'habitue à souffrir , de même on oublie les lois de la nature , on s'accoutume à voir des actions malhonnêtes.

Il faut pouvoir s'estimer soi-même , & préférer cette estime à celle de tout le monde ; mais pour être heureux , il faut pouvoir joindre l'estime générale à la sienne. Ce sentiment demande donc beaucoup de force dans le caractère , mais il veut être éclairé par la réflexion , ou il ne seroit plus qu'un ridicule outré ; on se trouveroit continuellement en opposition

avec l'opinion générale : & alors on ne pourroit être heureux, car l'homme ne peut l'être seul.

Ce qui s'oppose le plus au bonheur, est la vanité; elle ne nous donne jamais que des jouissances imparfaites : c'est l'exagération la plus nuisible du sentiment estimable qui nous fait un besoin de l'estime de nos semblables. La vanité peut se définir l'impression du mouvement des autres. Chacun doit exister par le mouvement qui lui est propre; il doit être tel, qu'il ne heurte pas celui des êtres qui l'entourent, mais être assez fort pour ne pas en suivre l'impression. Si on étoit heureux, on n'auroit pas de vanité. Quand on ne trouve pas le bonheur en soi-même, on essaie si les idées des autres pourront y contribuer davantage. Mais peut-on raisonnablement l'espérer? Livrés à la foule des mouvemens étrangers, les plus forts, les plus actifs que nous devons rencontrer, ceux qui par conséquent doivent davantage agir sur nous, sont ceux des passions, & encore ces passions ne sont pas les nôtres : le plus souvent entièrement étrangères à notre nature, pouvons-nous en attendre le bonheur? Revenons aux idées simples. Chacun doit trouver le bonheur en soi-même, s'il fait l'y chercher. La santé, qui seule nous rend capables de toutes les facultés que nous avons reçues de la nature, & de l'emploi desquelles nous

devons compte : faire du bien autant que nous pouvons ; le souvenir de cette existence , qui est destinée à l'homme vertueux , & que nous devons chercher à acquérir ; voilà les moyens de bonheur que tous les hommes peuvent employer , & loin desquels ils ne trouveront qu'incertitude & erreur.

Le goût du beau & du bon est un bien ; il doit exister dans un être bien organisé , & peut être la source de beaucoup de jouissances ; mais rien n'est plus malheureux que l'excès de délicatesse qui nous fait un malheur de tout ce qui n'est pas parfait.

Craignons aussi une trop grande susceptibilité ; c'est l'exagération de la sensibilité. Tout sentiment exagéré ne peut contribuer au bonheur ; c'est de tous les sentimens le plus dangereux , puisqu'il se déguise sous le masque de celui qui doit nous rendre heureux.

Il faut jouir de ce qui est bien , le désirer , le chercher ; mais il faut savoir se soumettre , sans murmure , à la loi de la nécessité. On regarderoit comme un fou celui qui seroit malheureux de ne pouvoir parcourir les globes qui nous entourent. Examinons sans partialité : souvent nos plaintes ne sont pas plus raisonnables.

Je vais maintenant examiner l'homme dans l'état de société ; comment la société a dû se former ; son développement ; ce qui dès-lors doit

doit lui être propre ; ce qui lui doit être contraire.

L'enfance de l'homme est longue ; dans l'enfance, il est trop foible pour pourvoir à ses besoins ; les soins de sa mère sont nécessaires à son existence : ils sont même, dans les premiers momens, si multipliés, qu'elle peut difficilement pourvoir à la sienne. L'homme, qui s'est attaché à elle par les liens du plaisir, qui lui doit de se voir renouveler dans son enfant, se charge naturellement de suppléer à leur foiblesse : trois êtres se trouvent donc réunis pendant un temps assez considérable. L'homme, qui avoit rassemblé ce qui étoit nécessaire à sa nourriture & à celle de sa petite famille, revenoit souvent fatigué. La femme, que les soins de son enfant rendoient sédentaire, pouvoit cependant s'occuper du soin de préparer ce que l'homme apportoit ; elle cherchoit à le remercier, en rendant sa nourriture plus agréable. Ses soins, ses caresses lui faisoient bientôt oublier sa fatigue : la vue de son enfant, qui lui sourioit, ranimoit ses idées. Une société, fondée sur des besoins & des soins mutuels, devoit être heureuse : le souvenir de ce bonheur subsistoit même quand les besoins avoient diminué, & chaque individu s'en formoit une douce habitude. D'autres enfans venoient encore en resserrer les liens ; enfin, ils acquéroient ensemble l'âge où le mouvement diminue, & où l'homme conserve ses habitudes.

Les enfans, élevés long-temps sous les yeux

de leurs parens , restèrent avec eux : le nombre de ceux qui contribuoient à la subsistance commune , augmentoit l'aïssance de la famille ; les travaux se partageoient : l'un , plus actif , alloit à la chasse ; un autre rassembloit les troupeaux , & en avoit soin ; les plus foibles ramassoient les fruits que la terre fournissoit d'abord spontanément : car l'homme a commencé à exister dans le pays le plus favorable à son existence.

Les enfans , parvenus à l'âge où l'homme sent le besoin de se reproduire , cherchoient une compagne. Dès ce moment , il exista des rapports entre différentes familles : les hommes , éprouvant encore avec force toutes les impressions de la nature , sentoient que leurs rassemblemens leur donnoient un degré d'énergie qu'ils n'avoient pas seuls.

La nature leur indiqua donc de se rassembler , sur-tout l'hiver , où elle a moins d'action , où des nuits longues laissent l'homme trop livré à ses seules forces diminuées , ainsi que celles de tous les êtres.

De-là vinrent les premiers rassemblemens ; mais tout le monde étoit égal : seulement on respectoit le vieillard , qui avoit élevé notre enfance. Cette subordination fut la première , & long-temps la seule connue.

Quand la population augmenta dans un pays , les fruits que la terre produisoit , ne suffisant plus aux besoins de ses habitans , l'homme

s'attacha à détruire les plantes qui lui étoient inutiles , & à imiter la nature , pour favoriser l'accroissement de celles qui servoient à sa nourriture ; chacun recueilloit les fruits qu'il avoit cultivés. Ce fut la première propriété & la plus juste.

Mais on s'aperçut bientôt que tous les terrains n'étoient pas également productifs. Dans une peuplade, le respect des vieillards modéra les contestations ; ils étoient les juges naturels des différens qui s'élevoient ; & l'obéissance à laquelle on étoit accoutumé , donnoit la force à leurs jugemens. Ainsi , les premières sociétés furent toutes fondées sur les besoins mutuels. Elles contribuèrent au bonheur de l'homme : ce fut l'âge d'or , dont le souvenir ne s'effaça jamais.

Dans ces premières sociétés , les rapports étoient très-intimes : tout ce qui intéressoit un des membres intéressoit la société entière. Aussi , quand diverses peuplades , qui n'avoient ensemble aucun rapport , vinrent à se disputer un même terrain , ou quelque pâturage , chacune des parties fut d'abord protégée par sa famille , bientôt par la peuplade entière.

Celui qui se distingua le plus par son courage & son sang-froid , fut choisi pour diriger tous les autres. Tels furent les premiers chefs ; mais ils n'avoient d'autorité que dans le moment de la guerre ; ils redevenoient après simples citoyens.

Les guerres entre peuplades peu nombreuses,

où une même passion anime avec énergie tous les individus qui les composent, doivent être très-meurtrières. Cependant quand on eut été forcé, par une plus grande population, à se livrer à des travaux pénibles, l'homme réfléchit qu'il lui seroit avantageux de diminuer son travail, en y obligeant les ennemis qu'il pouvoit vaincre : & dès-lors il se trouva intéressé à les conserver. L'homme vaincu acheta sa vie par la perte de sa liberté ; il fut dévoué aux travaux les plus pénibles. La différence entre le maître & l'esclave n'avoit point de bornes. Il se trouva alors, dans le corps politique, une classe d'hommes qui ne participoit pas aux avantages de la société. Dès ce moment, il commença à être défectueux ; mais tout étoit encore égal entre les maîtres.

Mais quand les guerres se prolongèrent, l'habitude de commander d'une part, celle d'obéir de l'autre, se forma dans une armée toujours subsistante, & donna naissance à la première monarchie.

Quand deux peuples, à peu-près égaux, eurent long-temps mesuré leurs forces, tous deux également fatigués, réfléchirent qu'il ne résulroit de leurs combats qu'une destruction mutuelle. Il se fit alors des accords entre différentes sociétés : dans l'intérieur des familles, tout obéissoit encore aux anciens. Les lois n'étoient pas nécessaires.

Une peuplade nombreuse commença-t-elle à

exciter la crainte de celles qui l'enviroinoient, elles crurent devoir se garantir, en s'unissant ensemble par des promesses de secours mutuels. Telle fut l'origine & le modèle de toutes les lois, qui ne commencèrent à se propager dans l'intérieur des peuplades, que lorsqu'elles devinrent nombreuses, & que les rapports mutuels furent affoiblis par leur trop grande étendue : car les rapports d'homme à homme n'ont qu'un certain degré de force, au-delà duquel ils vont nécessairement en diminuant.

On voulut forcer l'homme à obéir à ces rapports, qui n'étoient plus sentis ; ils étoient dès-lors hors de sa nature. Les premières lois furent donc la suite de l'affoiblissement des rapports entre les hommes ; mais les lois prouvent l'affoiblissement des rapports des hommes entr'eux, & n'y remédient pas.

Il falloit donc augmenter dans les hommes la force de ces rapports, qui les unissent, & la sensibilité qui les y soumet. C'est le but que se proposèrent tous ceux qui vinrent établir une religion. Il fallut étendre les idées de l'honneur *homme* au-delà du tombeau, pour le faire consentir au sacrifice de ses passions ; il fallut faire connoître à l'homme qui souffroit un avenir plus heureux, pour l'aider à supporter ses peines, & le faire consentir à ne pas troubler l'ordre de la société. La religion seule peut empêcher les crimes secrets ; sans elle, toutes les lois sont insuffisantes : car

elles ne peuvent tout prévoir , & ceux qui sont chargés de leur exécution sont des hommes sujets à l'erreur & aux passions. Elle seule poursuit le coupable , qui a su se dérober à la vigilance des magistrats. Elle seule est le frein du pouvoir , qui , sans elle , ne seroit que le droit du plus fort.

Cessons de méconnoître la perfection de la loi , également éloignée du fanatisme & des passions des hommes , qui est venue abolir les sacrifices de sang , en ne nous demandant que le sacrifice de nos cœurs ; qui nous a dit , Adore un Dieu suprême , qui ne veut d'hommage que ta pensée & ton amour ; aime - le comme un père , & aie en lui la confiance qu'on doit avoir dans un père. Ne lui demande point compte de ses actions , parce que tu n'es pas en état de les juger ; mais crois qu'il t'aime comme son enfant , & qu'il compatit à ta foiblesse. Aime ton frère , & que tout homme soit ton frère. Renonce à la vengeance , qui entretient le mal sur la terre. Laisse la justice à Dieu , qui seul peut la faire , sans qu'elle soit altérée par les passions de ta foiblesse , & n'imite que sa bienfaisance , lorsqu'il fait luire son soleil sur les méchans , comme sur les bons. Ne fais point de mal , si tu veux qu'on ne t'en fasse point. Fais du bien , si tu veux être heureux. Si tu es coupable , fais l'aveu de ta faute , & elle te sera pardonnée. Ne condamne personne , car toi-même as besoin d'indulgence.

Voilà la loi qu'on a blasphémée. Les hommes

en ont abusé, il est vrai : mais sachons distinguer l'homme de la loi. Il a voulu, aveuglé par toutes les passions, se frayer une route nouvelle. Que l'homme renonce au fol orgueil de croire qu'il peut changer les lois éternelles. Sa volonté ne peut rendre juste ce qui ne l'est pas. Il peut bien faire quelques réglemens relatifs à l'ordre social : mais ces réglemens ou lois secondaires, doivent toujours dériver de celles que l'homme ne peut changer.

Il faut que ces lois fassent partie de l'éducation : car chaque individu est tenu de les observer. Il faut qu'elles soient peu nombreuses & simples. Se conduire ne doit point être une science ; & si elles sont en trop grand nombre, & compliquées, tout le monde ne pourra les connoître. L'ignorant sera l'esclave de l'homme instruit, & plus souvent encore du charlatan. Car, quel moyen aura-t-il pour les distinguer ?

Le gouvernement cessera d'être bon, lorsqu'il deviendra trop difficile de lui obéir, & qu'on sera obligé de confier à d'autres nombre d'actions importantes à sa conservation personnelle & à celle de ses propriétés. Le gouvernement doit laisser à l'homme la plus grande liberté possible ; il n'a le droit de la gêner, que lorsqu'elle peut être nuisible au corps social. Enfin le gouvernement ne sera bon, que lorsque son action, comme celle de la Providence, sera insensible au plus grand nombre.

L'égalité des hommes est une chimère dans un grand corps politique : tout homme a droit à la santé , à la sûreté de sa conservation , à la conservation de sa propriété : mais sa considération & sa puissance doivent être en raison de son utilité. C'est un encouragement nécessaire à la foiblesse humaine.

Mais il faut sur-tout que le respect pour les lois soit tel , que personne ne conçoive l'idée de les violer. On ne peut donc trop étudier la loi qu'il est hors du pouvoir de l'homme de changer , pour y conformer les divers réglemens qu'exige la formation d'une société. Si l'un est en contradiction avec l'autre , la loi reprendra toujours son empire. Une loi immorale est cause de bien des maux , qu'on ne peut détruire qu'en la supprimant. Faute de cette observation , on a multiplié le nombre de nos lois : elles se sont souvent contrariées. A l'abri de l'une , on a pu se dérober à l'autre. On a voulu alors régler les moindres actions ; & la liberté de l'homme , se trouvant réellement gênée , a cherché , par toutes sortes de moyens , à reprendre ses droits. La violence des moyens répressifs a empêché quelques crimes ; mais ils étoient dans le cœur : alors on a vu une multitude d'actions injustes , qui prouvoient combien les liens de la société avoient perdu de leur force ; enfin , on est venu au point de méconnoître les rapports qui lient les hommes entr'eux , de douter si ces rapports

exisloient. On a pu concevoir enfin une union entre des êtres tous divisés entr'eux.

Mais si l'homme ne doit pas exister seul ; s'il veut jouir des avantages que la société procure, il doit s'attacher à bien connoître, à sentir avec force tous les rapports nécessaires à l'ordre & à la conservation de la société ; 1°. les rapports d'homme à homme ; 2°. les rapports de l'homme dans sa famille ; 3°. les rapports avec le corps politique.

C'est de ces rapports que résultent tous nos devoirs : ce n'est que par l'accomplissement de ces devoirs, qu'une société peut rendre l'homme heureux : & si elle ne le rend point heureux, elle ne peut subsister long-temps : car l'homme tend nécessairement à être heureux. Mais l'être, troublé dans ses premiers liens, sera nécessairement malheureux. Il deviendra turbulent, inquiet, & bientôt dangereux pour la société. C'est donc principalement par l'organisation des familles, que le législateur doit commencer le bonheur de l'homme. Le législateur suprême dit à l'homme & à la femme : Vous êtes une même chair. Peut-il définir d'une manière plus précise l'union qui doit exister dans le mariage ? Il faut donc que toutes les institutions, qui ont rapport à cette union, soient conformes à cette première loi. Si on veut réfléchir un moment sur nos lois civiles, on verra combien elles s'en écartent, & que, par cela seul, elles sont

cause d'une grande partie des maux de la société. L'homme est trop foible, trop esclave de ses passions pour espérer de détruire le mal sur la terre. Mais de bonnes lois pourroient le diminuer.

L'homme ne peut être heureux seul ; celui qui méconnoît les liens qui l'attachent à l'homme, ne trouvera jamais le bonheur.

Les liens de la société sont si nécessaires, cette nécessité est si fortement imprimée dans nos cœurs, qu'il existe des conventions suivies avec exactitude dans les associations les plus dépravées. Une bande de voleurs a ses lois, & celui qui viole toutes les lois de la nature, est exact à observer celles de son association ; mais tout ce qui est hors de la nature ne peut subsister long-temps, & les mêmes passions qui ont formé ces associations vicieuses, les détruisent bientôt.

Les rapports d'homme à homme sont les premiers de tous ; si ces premiers rapports sont méconnus, aucune société ne peut exister : le plus important de tous est la vérité : toute convention n'a pu subsister que par elle ; sans elle l'homme seroit livré à un état inquiet, qui le fatigueroit bientôt, à une méfiance qui l'éloigneroit de son semblable.

Le mensonge est le vice qui nuit le plus à la société ; c'est lui qui nécessite tous ces actes que la mauvaise foi trouve toujours le moyen

d'éluder. C'est par la parole que l'homme a pu étendre sa sociabilité ; c'est par le mensonge qu'il la rend vicieuse , & la détruit ; c'est par la parole qu'il commande, comme la Divinité. Mais si elle n'est pas conforme à sa pensée, par cette double action, elle perd sa force. Le mensonge est la plus grande dégradation de l'homme, il renonce, par lui, à sa céleste origine ; il avoue qu'il a perdu son pouvoir, puisqu'il veut tromper ; il se réduit à une classe inférieure. L'être fort ne trompe point ; il commande, & il est obéi. Quelle force auroit la parole, si elle étoit toujours vraie ? Que les liens qu'elle formeroit seroient intimes ! Plus de méfiance alors : plus de procès. L'homme vivroit sans crainte auprès de l'homme, & il deviendroit bon ; car la confiance produit la bonté, la méfiance & la peur rendent méchant & cruel.

La justice est encore une base fondamentale, sans laquelle toute société doit se rompre : loin d'augmenter nos forces, elle ne seroit plus qu'un choc d'efforts contraires, qui devoient se détruire : le respect de la propriété en dérive nécessairement. La première propriété a dû résulter du travail de l'homme : il a le droit de jouir du fruit de son travail sur une terre originellement commune à tous. La maison qu'il a bâtie, le champ qu'il a défriché lui ont donc appartenu : sans cette loi, chacun fût resté dans l'inaction.

La pitié. Tout être souffrant nous affecte dou-

loureusement : la nature , qui a lié tous les êtres , nous fait souffrir de sa douleur , & nous donne le besoin de le secourir. Ce sentiment se fait sentir, en raison que nous pouvons être plus utiles. Donnez à l'homme un grand pouvoir de faire du bien , il sera bon. L'impuissance d'être utile le rendra au contraire méchant , ou au moins indifférent.

L'humanité. C'est ce sentiment qui fait que nous ne pouvons être heureux seuls ; que notre existence s'augmente de celle de ceux qui nous entourent , qui nous fait partager leurs sensations , qui dès-lors intéresse notre bonheur , à ce que les sensations de ceux qui nous entourent soient agréables , pour ne nous renvoyer que des reflets agréables.

Ce sentiment nous intéresse à la conservation & au bonheur de tous les êtres de notre espèce , même de ceux dont l'espèce a analogie avec la nôtre. Un homme cruel pour les animaux , ne sera pas un homme humain.

Ce sentiment , unissant deux êtres avec sa plus grande énergie , est ce qu'on nomme amitié. Les forces de l'homme étant bornées , ce sentiment est d'autant plus fort , qu'il est moins divisé. Ce n'est que par sa concentration qu'il acquiert de la force : divisé , il peut nous produire beaucoup de sensations agréables , qui suffiront à notre conservation & à notre existence , si rien ne vient la troubler. Mais si des accidens surviennent ,

nous aurons besoin d'une action plus forte : & c'est alors que l'amitié nous devient nécessaire ; elle nous redonne la force dont nous avons besoin pour supporter nos maux , comme les organes sains de notre corps travaillent à guérir ceux qui peuvent être affectés.

L'amitié est donc nécessaire au bonheur de l'homme : elle augmente notre existence. La présence d'un ami anime notre joie , & calme nos chagrins. Il nous aide à les supporter , & la trace du malheur s'efface promptement : mais l'homme malhonnête ne peut connoître ce charmant abandon , qui fait le charme de l'amitié.

1°. Les rapports d'homme à homme sont très-simples , mais ils sont très-forts : on ne peut les violer sans être averti par une voie secrète , qui nous répète sans cesse que nous faisons mal ; que nous n'avons plus droit aux avantages que la société procure , quand nous en brisons les liens.

2°. Les rapports de l'homme dans sa famille , sont long-temps les plus forts de tous : une famille a été la première de toutes les sociétés ; la nature , qui veut conserver tous les êtres qu'elle produit , a mis entre un enfant & ses parens un rapport intime , qui existe avec une telle énergie , que les êtres les plus cruels y sont soumis.

La femme supporte sans ennui les soins multipliés qu'exige le développement de l'enfance.

L'enfant est tellement lié à l'existence de sa mère , qu'il souffre & témoigne sa souffrance par

des cris, du moment qu'elle en est éloignée.

Plus l'enfant a besoin de sa mère, plus ces rapports ont de force : ces soins durent jusqu'au moment où les forces de l'enfant peuvent suffire à ses besoins. Le père se charge alors d'achever son développement, en l'accoutumant aux fatigues & aux travaux : il veille & dirige encore ses premiers mouvemens.

Dans l'homme, où, d'un côté, les soins, de l'autre la confiance, ont duré très-long-temps, il s'est formé une espèce d'habitude, qui subsiste encore quand ils ne sont plus nécessaires. Plus ces rapports pourront se soutenir avec force, & plus on trouvera de bonheur dans l'intérieur de sa famille.

Une famille seroit heureuse, s'il pouvoit exister entre deux époux égards, considérations, amitié.

Surveillance, soin & indulgence des pères pour les enfans.

Respect, soumission & confiance des enfans pour leurs pères.

Voilà donc la base de tous leurs devoirs : les devoirs sont la représentation des sentimens qui nous rendroient heureux, s'ils pouvoient exister. Sans ces sentimens, nous ne pouvons l'être : tout ce qui nous en rapproche contribue donc à notre bonheur, autant que notre position nous en rend susceptibles.

Les rapports de l'homme avec les corps politiques.

Ces rapports sont les moins intimes & les moins sentis, sur-tout dans une grande société. Cependant personne ne doit jouir des avantages que la société procure, sans les remplir. Tout homme doit à la société de contribuer à la cause commune par son travail & par l'emploi de ses forces : il doit se soumettre aux lois qu'elle a établies, & il ne doit y être considéré qu'en raison des services qu'il lui rend. Il doit avoir besoin de son estime, & chercher à la mériter. Ne perdons jamais de vue les devoirs que ces rapports nous imposent : tenir fortement à ces rapports, est l'honnêteté. Elle seule peut nous rendre heureux. Hors des lois de la nature, il ne peut y avoir de route assurée : & une marche toujours vague & incertaine, est encore plus fatigante qu'une marche contrariée par une multitude d'obstacles. L'honnêteté sera toujours un guide sûr qui nous empêchera de nous égarer. Mais si l'homme, obligé de vivre au milieu de maladies contagieuses, doit observer un régime exact, dans une société corrompue, il doit tenir davantage à des principes sévères. Plus nous serons assurés de la sévérité de nos principes, plus nous aurons d'indulgence pour tout ce qui nous entoure. Non cette indulgence humiliante pour les autres, qui veut établir sa force sur leur foiblesse, qui blesse par le mépris, & n'est que le produit de la vanité. Il faut regarder l'homme malhonnête comme un être malade, qui est malheureux

de ne pas connoître la vérité : & comme une partie malade n'empêche pas les autres de faire leurs fonctions, un défaut n'exclut pas toute bonne qualité. Ce sont ces qualités qu'on retrouve encore en grand nombre, qui soutiennent la société, & maintiennent l'harmonie, quoique souvent troublée par des intérêts particuliers. Mais si tous les êtres qui composent la société cherchent à s'isoler, alors la société tend à se dissoudre. C'est la plus grande déviation des lois qui servent au bonheur de l'homme.

F I N.